



When the Light Breaks

UN FILM DE
Rúnar Rúnarsson

AVEC
Elín Hall, Katla Njálisdóttir

EN SALLES
le 19 février

En ouverture de la sélection Un certain regard du dernier Festival de Cannes, le film islandais *When the Light Breaks* encapsule les 24 heures suivant l'annonce d'une mort tragique au sein d'un groupe d'étudiants. Plus précisément, Una et Diddi se sont connus à la fac et se fréquentent en secret. Diddi est officiellement dans une relation à distance avec Klara. Il compte la quitter mais n'en a pas le temps : une grave explosion dans un tunnel lui enlève la vie et laisse l'adultère en suspens. Dévastée par la nouvelle, Una, qui ignore tout de son statut d'amante, doit faire face à Klara, qu'elle rencontre

pour la première fois. Les non-dits, les doutes et les souvenirs vont jalonner cette première journée de deuil. Dans *When the Light Breaks*, tout est affaire de lumière. Celle que Rúnar Rúnarsson filme sur l'eau qui scintille, celle qui semble disparaître quand la mort surgit, mais aussi la lumière qui renaît quand on continue malgré tout à manger, à danser et à enquiller les shots. Le réalisateur, dont c'est le cinquième long-métrage, décortique les heures qui suivent le décès de Diddi, filme ce groupe d'amis en errance au travers de plans larges dans lesquels ils semblent perdus, puis capture la peine infinie, mais retenue, de son héroïne dans une multitude de cadrages resserrés sur son visage. Il faut d'ailleurs saluer la puissance du jeu de la comédienne Elín Hall, sorte de Jean Seberg éthérée, qui interprète Una avec force dans un film où la majeure partie des émotions passent par le non-verbal.

SORORITÉ SALVATRICE

Tétanisée par une situation qui lui interdit de montrer toute l'étendue de son chagrin, Una serait tentée de laisser gagner la colère et de révéler son secret à sa rivale et à ses amis. Mais, d'abord rétive aux tentatives de Klara de créer des liens avec elle, elle finit par se laisser aller à une sororité salvatrice. La réalisation, plutôt classique de prime

abord, émaille peu à peu le drame d'instantanés gracieux, voire bouleversants : cette scène où Una apprend à Klara à voler (dans les airs), ou encore celle de danse en groupe où chacun expulse sa peine avec rage – Rúnarsson transformant ce qui pourrait être un pur cliché de cinéma d'auteur en un instant déchirant. Une esthétique de la tristesse, toujours à la bonne distance et qui fait sens. *When the Light Breaks* rappelle que la vie se fraye toujours un chemin ; et, à l'image de son plan final sur un soleil en fin de course, le film tend inexorablement vers la lumière. **MARINE BOHIN**

